La Summa de bono de Philippe le Chancelier : la nouvelle éditorial par N. Wicki

Autor(en): **Bataillon, Louis J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg**

Band (Jahr): **36 (1989)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-761140

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Louis J. Bataillon op

La *Summa de bono* de Philippe le Chancelier

La nouvelle édition par N. Wicki

Ces dernières années ont vu se multiplier les éditions critiques de traités importants de théologiens du XIIIe siècle. Beaucoup d'entre ces entreprises nous donnent enfin des textes sûrs. Nous avions jusqu'ici des éditions dont, dans le cas le plus favorable, la valeur était inconnue. Plus souvent encore il fallait se contenter de textes dont il était trop certain qu'ils étaient médiocres; du moins étaient-ils accessibles sans trop de difficulté et permettaient au minimum une première consultation. Dans le cas de la *Summa de bono* du chancelier Philippe, la situation était encore plus mauvaise, puisqu'il fallait nécessairement recourir aux témoins manuscrits sans pouvoir savoir quels étaient ceux auxquels il était possible de se fier[1]. Seules quelques questions avaient fait l'objet d'éditions partielles[2]. Grâce au travail, long et persévérant, de N. Wicki nous avons au contraire maintenant à notre disposition une édition réellement exemplaire[3].

[1] En prenant un peu au hasard, on constate que la *Summa fratris Alexandri* utilise le manuscrit de Florence, la *Lectura ordinaria* attribuée à Henri de Gand, celui d'Oxford. Quant à l'édition Léonine de Thomas d'Aquin, on y trouve le ms. de Florence, celui de la Vaticane et Paris *B.N.lat.* 15749, tous de la famille universitaire dérivée.

[2] L. W. Keeler, *Ex Summa Philippi Cancellarii Quaestiones de anima,* Münster 1937; Victorius a Ceva, *De Fide: Ex Summa Philippi Cancellarii († 1236),* Rom 1961; W. H. Principe, *Philip the Chancelor's Theology of the Hypostastic Union,* Toronto 1975. Celui qui a le plus fait connaître les textes de Philippe est probablement Dom O. Lottin dans ses différents volumes de *Psychologie et morale aux XIIe et XIIIe siècles,* Louvain-Gembloux 1942–1966.

[3] Philippi Cancellarii *Summa de bono* ad fidem codicum primum edita studio et cura Nicolai Wicki, 2 vol. – Bern: Ed. Francke 1985, 136*–1211 p., 17,5 × 24,5. (Opera philosophica mediae aetatis selecta II).

Prenant en effet la suite d'Henri Meylan qui avait fait une première clarification, N. Wicki a passé trente années à établir un texte critique et à élucider les nombreux et difficiles problèmes que posent l'histoire de la *Summa* et celle de son auteur.

C'est en effet par une biographie du chancelier que s'ouvre l'introduction du volume[4], les différents aspects de la carrière de Philippe permettent de se faire quelque idée de la personnalité assez exceptionnelle de ce prélat, poète et théologien, connu pour son avarice et son attachement à ses prébendes, soucieux aussi d'une certaine réforme de l'Eglise, au point de fustiger les vices du clergé et surtout des prélats *mit verhaltener Schadenfreude*[5].

Un des premiers résultats importants des recherches de N. Wicki est d'avoir définitivement établi la distinction entre Philippe le Chancelier et Philippe de Grève, l'un et l'autre du chapitre de Paris dans une portion de leur existence. Le second, connu par quelques documents, a peut-être enseigné le droit mais ne nous a laissé aucun ouvrage identifiable. On peut espérer, sans trop y croire, que désormais la confusion entre les deux Philippe ne sera plus faite.

Des autres éléments de la carrière du chancelier, les plus importants sont probablement ceux qui l'ont opposé à un autre grand théologien de son temps, son collègue puis évêque Guillaume d'Auvergne. Le premier conflit s'est terminé par la victoire de Guillaume, choisi comme évêque de Paris malgré le voyage à Rome du chancelier; le second a été finalement gagné par Philippe, d'accord cette fois avec le Pape, lorsque professeurs et étudiants ont cessé leur longue grève et sont rentrés à Paris malgré le soutien donné par l'évêque à la ligne dure de Blanche de Castille envers l'université. Un dernier conflit, à propos de la pluralité des bénéfices, a donné lieu à une consultation des maîtres blâmant cette coutume chère à Philippe et a fait circuler des anecdotes aussi pittoresques que malveillantes envers le chancelier.

Malgré l'importance nullement négligeable de ses sermons et de ses *Distinctiones super Psalterium*[6], l'apport principal de Philippe à l'histoire des idées demeure son œuvre proprement théologique et tout particulièrement sa *Summa*. Comme le montre très clairement N. Wicki, celle-ci n'a sans doute jamais porté de titre; celui de *Summa de bono* qui lui est donné actuellement correspond très bien à son contenu et n'a donc pas à être modifié.

La diffusion de la *Summa* se présente d'une façon assez caractéristique: il nous en reste treize manuscrits, tous du XIIIe siècle[7]. L'ouvrage a donc eu un

[4] Sur la vie et les œuvres de Philippe voir aussi la notice par N. Beriou, *Philippe le Chancelier,* dans *Dictionnaire de Spiritualité,* t. XII[1] (1984), col. 1289–1297.

[5] J. B. Schneyer, *Die Sittenkritik in den Predigten Philips des Kanzlers.* Münster 1963, 65. (Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters).

[6] Voir les études citées ci-dessus de J. B. Schneyer et de N. Beriou.

[7] On peut préciser que les manuscrits provenant de la Sorbonne, aussi bien celui qui a disparu que les deux conservés, sont entrés dans ce fonds avant 1290 d'après leur place dans le catalogue de 1338.

assez gros succès dans les années qui ont suivi sa publication puis a cessé d'être copié. Ceci correspond bien à ce que l'histoire de son influence nous montre, comme nous le verrons dans la suite. Il faut ajouter deux séries d'extraits du même siècle, dont l'une fait partie du fameux recueil de questions *Douai* 434.

Des treize témoins de l'ouvrage entier, dix remontent à une édition universitaire, deux en sont totalement indépendants; un dernier, *Bruxelles B.R.* 1551 *(R)*, présente des éléments faisant penser à un manuscrit copié par pièces[8], mais l'étude critique montre que son texte remonte plus haut que celui de l'édition universitaire.

Cette édition par pièces est en fait dérivée des copies antérieures. Parmi celles-ci le manuscrit *Padova, Antoniana* 156 *(A)* se révèle d'une qualité très supérieure aux autres, exception faite des fragments de Douai. Ceux-ci, très voisins par leur date de l'achèvement de la *Summa,* sont en effet très proches également de l'original de Philippe, plus encore que *A*. Ce dernier forme à lui seul une branche de la descendance de l'archétype, tous les autres témoins complets formant l'autre branche dont les manuscrits universitaires forment une des deux sous-familles. C'est donc d'abord sur *A* que N. Wicki a légitimement basé son édition.

Cette qualité supérieure du manuscrit de Padoue n'a pas empêché N. Wicki de consacrer une longue étude aux autres manuscrits; ceci nous vaut un examen approfondi des manuscrits universitaires, de leur répartition en trois systèmes différents de division des *pecie,* le troisième pouvant ne représenter qu'une partie refaite du premier *exemplar*. Comme nous sommes ici aux débuts de l'usage de la *pecia* au sens technique du terme, le cas de la *Summa* nous permet de voir que, dès ses commencements, le système a montré son utilité et révélé ses faiblesses: la possibilité de diffuser rapidement un texte important, sa stabilisation en une vulgate, le manque relatif de soins avec lequel ont été copiés les *exemplaria,* la dégradation assez rapide des *pecie* obligeant à refaire de nouveaux modèles plus ou moins fidèles. Il faut toutefois ajouter que ceux qui ont refait des pièces ont parfois incorporé dans le nouveau texte des variantes provenant de témoins non universitaires.

Une fois aussi solidement établi, ce stemma permet de donner une base très solide à l'édition puisque le manuscrit *A,* sauf quand on peut aussi utiliser les fragments de Douai, a un poids égal (en fait sensiblement supérieur) à tout le reste de la tradition. Le texte que nous offre N. Wicki est donc digne d'une pleine confiance et permettra désormais d'étudier la *Summa* avec toute la sécurité désirable.

Mais N. Wicki ne s'est pas contenté de nous donner un texte sûr; il a aussi très soigneusement étudié ses rapports avec prédécesseurs et contemporains.

[8] Une particularité de copie correspond à un changement de *pecia* dans l'*exemplar* α; des irrégularités en fin de cahiers pourraient faire penser à un essai avorté d'*exemplar*.

Le problème le plus débattu, le plus difficile aussi, est celui des rapports de la *Summa de bono* avec la *Summa Duacensis*. Sur cette question, N. Wicki apporte une solution neuve et très intéressante. Loin d'être un état antérieur de la *Summa de bono,* ou une source de celle-ci, ou une utilisation indépendante d'une source commune, la *Summa Duacensis* ne serait autre qu'une compilation faite par G. de Soissons, celui-là même qui a réuni les éléments de la collection de *Douai* 434. La présence dans ce célèbre recueil d'extraits textuels de la Somme de Philippe, de questions et d'un sermon du chancelier, montrent l'intérêt que G. de Soissons portait à ce maître. Ainsi la question 43 *De bono* de la *Summa Duacensis,* celle qui posait le plus de problèmes, ne serait qu'une abréviation par omission de la question correspondante de la *Summa* de Philippe, d'autres textes parallèles seraient des remaniements: «l'auteur de la *Summa Duacensis* remanie un texte, développe les introductions et l'annonce des arguments, met tel passage à une autre place, fait en passant des remarques au sujet du texte et de son travail, dénombre les parties d'une solution, d'une réponse» (59*). Les relations de la *Summa Duacensis* avec des auteurs tels que Pierre de Bar ou Eudes de Châteauroux s'expliquent de la même façon. Cette solution est extrêmement séduisante; je ne connais pas suffisamment les ouvrages de cette période pour juger si elle est définitive, mais il faudrait certainement des arguments bien solides pour l'ébranler.

Une autre question, très importante pour dater la *Summa de bono,* est celle de son rapport à la *Glosa* d'Alexandre de Hales. Les éditeurs de Quaracchi, c'est-à-dire le P. V. Doucet, avaient donné des arguments pour l'antériorité de la *Glosa,* mais ceux-ci ne sont nullement convaincants, notamment la datation proposée du 1.II de la *Glosa* avant 1224/1225 en raison de la condamnation du *Periphyseon,* ouvrage dont Alexandre cite un passage sans toutefois nommer l'auteur[9]; de plus, comme l'indique N. Wicki, certaines des rédactions de la *Glosa* sont certainement en dépendance de la *Summa de bono.* Tout ceci invite à dater l'ouvrage de Philippe des années 1225–1228.

Ce n'est pas le lieu ici d'étudier les doctrines de la *Summa de bono,* mais il faut au moins rappeler que, sur beaucoup de points, Philippe s'est montré un esprit original qui a fait avancer bon nombre de problèmes. Ainsi son traitement des transcendentaux dans la première question est le premier essai d'une étude d'ensemble[10]. De même c'est lui qui a mis en ordre le traité de la syndérèse[11], qui a développé les problèmes du libre arbitre d'une façon qui a influencé toute

[9] En sus des arguments donnés par N. Wicki, il y aurait la possibilité qu'Alexandre ait copié, non le *Periphyseon,* mais son abrégé, la *Clauis Physice* d'Honorius Augustodunensis; cette hypothèse est en fait assez peu probable du fait que la *Clauis* ne semble avoir circulé qu'en Autriche et Allemagne du Sud. Il ne faut pas oublier que, malgré les condamnations parisiennes, les manuscrits du *Periphyseon* sont encore aujourd'hui au nombre de 17, ce qui montre que les ordres de destruction ont été loin d'être unanimement suivis.

[10] H. Pouillon, *Le premier traité des propriétés transcendentales: La «Summa de bono» du chancelier Philippe,* dans *Revue Néoscolastique de Philosophie* 42 (1939), 40–77.

la théologie postérieure[12], qui a apporté d'importants éléments aux traités des actes humains, des vertus cardinales, des dons du Saint Esprit[13]. C'est maintenant aux théologiens et historiens des doctrines d'étudier toute la riche matière qui leur est désormais offerte.

Il leur faudra aussi mieux établir le rôle qu'ont joué les innovations de Philippe dans les développements ultérieurs de la théologie. Déjà O. Lottin toujours lui, avait montré comment les premiers maîtres franciscains, Jean de la Rochelle, Alexandre de Hales, Eudes Rigaud, avaient largement puisé dans les ouvrages de Philippe, plus que leurs confrères dominicains, plus attachés à la tradition de Guillaume d'Auxerre[14]. A ces premières constatations, on peut ajouter l'influence de Philippe sur des auteurs plus pastoraux que spéculatifs comme Guillaume Peyraut et Etienne de Bourbon[15]. Ceux-ci ont à leur tour été utilisés par des auteurs tels que Maurice de Provins ou Nicolas de Biard[16]. Des recherches plus systématiques montreraient sans doute bien d'autres filiations remontant au chancelier.

Pourtant, ce qui avait déjà frappé O. Lottin est le peu de temps durant lequel s'exerce l'influence directe de Philippe. Si les emprunts d'un Jean de la Rochelle sont massifs, ceux d'Alexandre de Hales un peu plus discrets, ceux d'Eudes Rigaud encore plus minces, si l'on retrouve bien des passages du chancelier chez Albert le Grand, «avec S. Bonaventure, quinze ans après la mort du chancelier, disparaît l'utilisation textuelle au sein de l'école franciscaine de la *Summa de bono*»; «Saint Thomas ne la connaît pas»[17]. D'après Dom Lottin, si les franciscains avaient largement puisé dans les richesses de la Somme du chancelier, les dominicains seraient restés davantage dans la ligne de Guillaume d'Auxerre. Pourtant, comme l'a bien montré J.-P. Torrell, un homme comme Hugues de Saint-Cher n'était nullement géné de puiser largement dans les ouvrages des

[11] O. Lottin, *Psychologie et morale aux XIIe et XIIIe siècles,* Louvain-Gembloux 1941–1966, II, 138–152.

[12] *Ibid.,* I, 70–81.

[13] *Ibid.,* I, 405–410; III, 166–181; 360.

[14] ID., *L'influence littéraire du chancelier Philippe sur les théologiens préthomistes,* dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 2 (1930) 312–326.

[15] R. A. Gauthier, *Magnanimité.* L'idéal de la grandeur dans la philosophie païenne et dans la théologie chrétienne, Paris 1951, 278–279.

[16] L. J. Bataillon, *Intermédiaires entre les traités de morale pratique et les sermons: les distinctions bibliques alphabétiques,* dans *Les genres littéraires dans les sources théologiques et philosophiques médiévales.* Définition, critique et exploitation, Louvain-la-Neuve, 1982, 220–222. – ID., *L'agir humain d'après les distinctions bibliques du XIIIe siècle,* dans *L'homme et son univers au moyen âge,* Louvain-la-Neuve 1986, 786–789. (Philosophes médiévaux XXCII).

[17] O. Lottin, *L'influence littéraire du chancelier Philippe sur la théologie préthomiste,* dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale* 2 (1930) 319; 325.

deux maîtres[18]. Maintenant que nous pouvons lire l'un et l'autre dans des éditions de haute qualité, il sera plus facile de discerner la part de l'un et de l'autre dans les développements ultérieurs de la théologie. Guillaume d'Auxerre a continué à être invoqué comme un *magister* possédant une part d'*auctoritas;* Philippe en revanche a pratiquement disparu de la mémoire des théologiens. Est-ce à dire qu'il n'a joué qu'un rôle purement temporaire? Certainement pas: ses mises en place, ses choix d'*auctoritates,* ses définitions, les formules faciles à mémoriser qu'il a, sinon ciselées, du moins lancées, tout cela s'est conservé et a fait partie anonymement du patrimoine commun des maîtres postérieurs. Comme pour tant d'églises médiévales que nous admirons sans connaître le nom de l'architecte ou des sculpteurs, l'ouvrier avait été oublié mais l'œuvre était demeurée dans son essentiel. Grâce au travail exemplaire de N. Wicki, nous pouvons désormais apprécier à leur vraie valeur tant la *Summa de bono* que le chancelier Philippe et les mettre à leur vraie place, très importante, dans l'histoire de la théologie scolastique.

[18] J.-P. Torrell, *Théorie de la prophétie et philosophie de la connaissance aux environs de 1230.* La contribution d'Hugues de Saint-Cher (Ms. Douai 434, Question 481, Leuven-Louvain 1977. (Spicilegium Sacrum Lovaniense – Etudes et documents 40).